

MERCREDI 20 MARS 1963

Aujourd'hui, on s'avance. On essaie de commencer à articuler pourquoi, pour vous situer l'angoisse, je suis amené, j'ai annoncé qu'il me faut en venir au champ central, déjà dessiné dans le séminaire sur l'éthique, comme étant celui de la jouissance¹. Vous savez déjà, par un certain nombre d'approches, et nommément celle que j'ai faite cette année-là, qu'il faut, cette jouissance, la concevoir si mythiquement que nous devions en situer le point comme profondément indépendant de l'articulation du désir ; ceci, parce que le désir se constitue en deçà de cette zone qui les sépare l'un de l'autre, jouissance et désir, et qui est la faille où se produit l'angoisse.

Il est bien entendu, et j'en ai dit assez pour que vous sentiez que je ne dis pas que le désir dans son statut ne concerne pas l'autre réel, celui qui est intéressé à la jouissance. Je dirais qu'il est normatif que le désir ne le concerne pas, cet autre ; que la loi qui le constitue comme désir **est** qu'il n'arrive pas à le concerner en son centre ; qu'il ne le concerne qu'excentriquement, et à côté : (a), substitut de A.

D*et*/JO1117

D*C'est*/Afi

D*viennent pointer*IFD*qui ont été pointés*

Et donc tous les *Erniedrigungen*, tous les ravalements de la vie amoureuse **qui viennent, pointés**, ponctués par Freud, sont les effets d'une structure fondamentale irréductible, c'est là la béance que nous n'entendons pas masquer, si, d'autre part, nous pensons que complexe de castration et *Penisneid* qui y florissent ne sont pas eux-mêmes les derniers termes à la désigner.

Ce domaine — le domaine de la jouissance —, c'est le point où, si je puis dire, grâce à ce point, la femme s'avère comme supérieure, justement en ceci que son lien au nœud du désir est beaucoup plus lâche.

Ce manque, ce signe moins, dont est marquée la fonction phallique pour l'homme, qui fait que, pour lui, sa liaison à l'objet doit passer par cette négativation du phallus, par le complexe de castration ; cette nécessité qui est le statut du $(-\phi)$ au centre du désir de l'homme, voilà ce qui, pour la femme, n'est pas un nœud nécessaire.

Ce n'est pas dire qu'elle soit, pour autant, sans rapport avec le désir de l'Autre, mais justement : c'est bien au désir de l'Autre comme tel qu'elle est, en quelque sorte, affrontée, confrontée. C'est une grande simplification que, pour elle, cet objet phallique ne vienne, par rapport à cette confrontation, qu'en second, et pour autant qu'il joue un rôle dans le désir de l'Autre.

Ce rapport simplifié avec le désir de l'Autre, c'est ce qui permet à la femme, quand elle s'emploie à notre noble profession, d'être, à l'endroit de ce désir, dans un rapport qu'il faut bien dire manifesté chaque fois qu'elle aborde ce champ, confusément désigné comme celui du contre-transfert, dans un rapport dont nous sentons qu'il est beaucoup plus libre.

Ceci, bien sûr, à part de chaque particularité qu'elle peut représenter dans un rapport de... si je puis dire, essentiel. C'est parce que, dans son rapport à l'Autre, elle n'y tient pas aussi essentiellement que l'homme, qu'elle a cette plus grande liberté. Essentiellement, *wesentlich*. Qu'est-ce que ça veut dire dans l'occasion ? Ça veut dire qu'elle n'y tient pas aussi essentiellement que l'homme, pour ce qui est de la jouissance, de sa nature.

Et, ici, je ne peux manquer d'avoir à vous rappeler, dans la même ligne que, ce que l'autre jour je vous ai incarné, au niveau de la chute des yeux d'Œdipe, que Tirésias le voyant, lui qui devrait être le patron des

(1). J. Lacan, *L'éthique*, op. cit., s.14^{16.3.60}, 15^{23.3.60}, 16^{30.3.60}, 18^{4.5.60}.

psychanalystes, a été aveuglé, ceci par une vengeance de la suprême déesse, Junon, la jalouse. Et, comme Ovide² nous l'explique fort bien au livre troisième des *Métamorphoses*, du vers 316 au vers 338 — je vous pris de vous reporter à ce texte dont monsieur T. S. Eliot, dans une note du *Waste Land*³, souligne ce qu'il appelle le très grand intérêt anthropologique —, si Tirésias a offensé Junon, c'est parce que, consulté comme ça, à la blague — les dieux ne mesurent pas toujours absolument les conséquences de leurs actes —, par Jupiter ayant, pour une fois, un rapport détendu avec sa femme, et la taquinant sur le fait qu'"assurément, comme il s'exprime / / — c'est lui qui parle —, sans doute, aurait-il dit, la volupté que vous éprouvez est plus grande que celle que ressent l'homme". Mais là-dessus, il dit : "Mais, à propos, que n'y pensai-je : Tirésias fut sept ans femme". Sept ans... "Tous les sept ans, la boulangère changeait de peau", chantait Guillaume Apollinaire⁴.

Tirésias change de peau à la suite de, non pas par simple périodicité, mais en raison d'un accident : il rencontre les deux serpents couplés — *ceux* que D*ce*/Afi nous voyons dans notre caducée — et il a l'imprudence de troubler leur accouplement. Nous laisserons de côté le sens de ces serpents qu'on ne peut pas dénouer sans courir un aussi grand danger. C'est en renouvelant son attentat qu'il retrouvera aussi sa position première, celle d'un homme.

Quoi qu'il en soit, sept ans, il a été une femme. C'est pour cela qu'il peut témoigner devant Jupiter et Junon que, quelles qu'en doivent être les conséquences, il doit porter témoignage à la vérité, et corroborer ce que dit Jupiter : ce sont les femmes qui jouissent, leur jouissance est plus grande. Que ce soit d'un quart ou d'un dixième de plus que celle de l'homme — il y a des versions plus précises —, la proportion importe peu puisqu'elle ne dépend, en somme, que de la limitation qu'impose à l'homme sa relation au désir, c'est-à-dire ce qu'il désigne comme en situant pour lui l'objet dans la colonne du négatif.

Le (-φ), contrairement à ce que le prophète du savoir absolu lui enseigne, à cet homme, à savoir, qu'il fait son trou dans le réel — ce qui s'appelle, chez Hegel, la négativité —, ce dont il s'agit est autre chose : le trou commence au bas de son ventre, tout au moins, si nous voulons remonter à la source de ce qui fait, chez lui, le statut du désir.

Évidemment, c'est ici qu'un Sartre⁵ post-hégélien, avec ce que j'appellerai son merveilleux talent de fourvoyeur, a glissé son image, celle que vous connaissez bien : image de l'enfantelet — qu'il nous fait bourgeois-né, naturellement, histoire de corser un peu l'affaire —, lequel, d'enfoncer son doigt dans le sable de la plage, mime, à ses yeux et à notre intention, l'acte qui serait l'acte fondamental. Bien sûr, à partir de là peut s'exercer une dérision méritée de la prétention de cette nouvelle forme que nous avons donnée au petit homme qui est dans l'homme, à savoir que, maintenant nous l'incarnons, ce petit homme, dans l'enfant, sans nous apercevoir que l'enfant mérite toutes les objections philosophiques qu'on a faites au petit homme. Mais, enfin, sous cette figure où Sartre nous la représente, elle porte, puisqu'elle fait résonner quoi dans l'inconscient ? eh bien, mon dieu, rien d'autre que cet engloutissement désiré de tout son corps dans le sein de la terre-mère, dont Freud dénonce le sens comme il convient, quand il dit textuellement, à la fin d'un des chapitres de *Hemmung, Symptom und Angst*, que le retour au sein maternel est un fantasme d'impuissant⁶.

(2). Ovide, *Métamorphoses*, III, Paris, Belles Lettres, 1961, vol.1.

(3). T.S. Eliot [*The Waste Land*, 1921-1922], *La terre vaine* [trad. P. Leyris], Paris, Seuil, l'école des lettres, 1995. Eliot cite le passage d'Ovide à la note du vers 218 : « *I Tiresias, though blind, throbbing between two lives...* ». Cf. *infra*, p.173, n.15.

(4). G. Apollinaire, *Les mamelles de Tirésias*, Paris, éd. Michel Décaudin, Gallimard, 1972, acte II, scène 7.

(5). J.P. Sartre, *L'être et le néant*, op. cit., IV^e partie, §2, 3, p.704 sq.

(6). S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, op. cit., p.63 [G.W XIV, p.170].

Ainsi, le pupille que Sartre s'applique à couvrir dans cet homme — et 7
 Afi *que,* par toute son œuvre, il incite à partager la seule glu de l'existence — se
 laissera *être* ce phallus — l'accent est ici sur l'être —; le phallus que vous
 pouvez voir à l'incarner en une image qui est à la portée de votre recherche :
 CC31 celle qu'on trouve recelée aux /*valves*/ de ces petits animaux qu'on appelle
 couteaux, et dont j'espère, quand cela manquerait à votre expérience, que tous,
 vous avez pu les voir à l'occasion, se mettre à vous tirer la langue soudain dans
 la soupière où vous avez colloqué la récolte, laquelle se fait, comme celle des
 asperges, avec un long canif et une simple tige de fil de fer qu'on accroche au
 fond du sable.

JO1119 Je ne sais si vraiment, vous avez tous déjà vu ça, en /*opisthotonos !*/, ces
 langues sortir du couteau, en tout cas c'est un spectacle unique ! qu'il faut
 s'offrir quand on ne l'a pas encore vu, et dont le rapport m'apparaît tout à fait
 évident avec ce fantasme sur lequel vous savez que Sartre insiste dans
*La nausée*⁷ : de voir de telles langues se darder brusquement d'une muraille ou
 de toute autre surface, ceci dans la thématique de rejeter l'image du monde à
 une insondable facticité.

Eh bien, on peut se demander : "et après ?" Je ne crois pas que, pour
 exorciser le cosmos...

puisqu'en fin de compte, c'est de cela qu'il s'agit : c'est de saper, après les 8
 termes fondamentaux de la théologie, la cosmologie qui est là, de la même
 nature bien sûr

...je ne crois pas que ce soit cet usage curieux des langues qui soit la bonne
 voie. *Et bien plutôt qu'à croire, tout à l'heure, doublé essentiel de *Wesentlich*,
 j'aurais voulu pouvoir vous le sonoriser dans bien d'autres — je trouve*, dans
 un certain babelisme dont on finira, si l'on me chatouille, par faire un des
 points-clé de ce que j'ai à défendre.

Quoi qu'il en soit, cette référence vous indique pourquoi mon expérience
 à moi, de ce qu'on voit sur la plage, quand on est petit sur la plage, c'est-à-
 dire là où on ne peut faire un trou sans que l'eau y monte, eh bien, pour
 l'avouer, c'est une irritation qui monte aussi, mais en moi, devant la démarche
 oblique du crabe, toujours prêt à y dérober son intention de vous pincer les
 doigts.

C'est très adroit un crabe : vous pouvez lui donner à battre des cartes
 — c'est beaucoup moins difficile que d'ouvrir une moule, ce qu'il fait tous les
 jours —, eh bien n'y eût-il que deux cartes, il tentera toujours de les brouiller.

Ainsi, dit-on par exemple, "le réel est toujours plein". Ça fait de l'effet,
 ça sonne avec un petit air d'ici qui donne crédit à la chose, celui d'un 9
 JO*!* lacanisme de bon aloi : qui peut parler comme ça du réel ? moi ! L'ennui, pour
 moi, c'est que je n'ai jamais dit ça. Le réel fourmille de creux et on peut même
 y faire le vide. Ce que je dis, c'est qu'il ne lui manque rien, ce qui est tout
 différent.

J'ai ajouté que, si l'on fait des pots, même tous pareils, il est bien sûr que
 ces pots sont différents. Il est même tout à fait énorme que, sous le nom de
 principe d'individuation, ça donne du coton, autant, à la pensée classique.

Voyez où l'on en est encore, au niveau de Bertrand Russell, pour soutenir
 la distinction des individus : il faut mobiliser le temps et l'espace tout entier,
 ce qui, avouez-le, est une véritable rigolade⁸.

Le temps suivant de mes pots, c'est que l'identité, c'est-à-dire le
 substituable entre les pots, c'est le vide autour duquel le pot est fait.
 Le troisième temps est que l'action humaine a commencé quand ce vide est
 barré, pour se remplir avec ce qui va faire le vide du pot à côté, autrement dit
 quand être demi-plein est la même chose, pour un pot, que d'être à demi-vide,
 autrement dit, quand ça ne fuit pas de partout.

(7). J. P. Sartre, *La Nausée* [1938], Paris, Gallimard folio, 2000 [*langue* : p.166, 224-5, mais
 ce n'est pas l'exemple en question].

(8). B. Russell, Les principes de la mathématique, appendice B : la théorie des types, *Écrits
 de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989.

- 10 'Et, dans toutes les cultures, vous pouvez être sûr qu'une civilisation complète est d'ores et déjà obtenue quand il y a les premières céramiques.
- Je contemple quelquefois, chez moi, à la campagne, une très très belle collection que j'ai, de vases /*d'Alaska*/. Manifestement, ces gens, à cette époque, comme beaucoup d'autres cultures en témoignent, c'était là leur bien principal, mais dans ces vases, sensiblement — même si nous ne pouvons lire ce qui est magnifiquement, luxueusement, peint sur leur paroi ; les traduire dans un langage articulé de rites et de mythes —, nous savons que dans ces vases, il y a tout ; que ça suffit ; que le rapport de l'homme à l'objet et au désir est là tout entier sensible et survivant.

Voilà ce qui d'ailleurs, pour revenir en arrière, légitime ce fameux pot de moutarde qui a fait grincer des dents pendant plus d'un an à mes collègues, au point que moi, toujours gentil, j'ai fini par le remiser sur la planche des pots à colle, encore que, comme je l'ai dit dès le départ, il me servait d'exemple, ce pot de moutarde, en ceci qu'il est — vous savez bien, c'est frappant par expérience —, qu'il est, sur la table, toujours vide ; qu'il n'y a jamais de moutarde que quand elle vous monte au nez.

- 11 'Voilà. Alors, ceci dit, il reste que, sur l'usage de ces pots, puisque, récemment, il s'est posé pour nous un problème de cet ordre, je ne suis pas du tout regardant, comme on le croit. Piera Aulagnier, qui est un esprit ferme, comme savent l'être les femmes — et même que c'est ça qui lui fera du tort —, sait très bien qu'il est licite de mettre l'étiquette "confiture de groseilles" sur le pot qui contient de la rhubarbe. Il suffit de savoir qui l'on veut, par ce moyen, purger et attendre pour en recueillir ce qu'on voulait du sujet.

Tout de même, quand je vous apporte ici des batteries de pots fignoles... car, ne croyez pas que ce *ne* soit jamais sans en avoir envoyé beaucoup

à la casse : j'ai fait, moi aussi, dans mon bon temps des discours entiers où l'action, la pensée, la parole *faisaient* la ronde de façon à puer la symétrie.

Eh bien, c'est allé au panier

...quand je mets "empêchement" au haut de la colonne qui contient l'*acting-out*, "embarras" au haut de celle d'à côté, qui contient le passage à l'acte, si vous voulez, Piera, distinguer le cas d'*acting-out* — que vous avez observé et fort bien —, si vous voulez le distinguer, pour être ce que vous appelez transfert agi

- 12 — 'ce qui, bien sûr, est une idée distincte, qui est la vôtre, qui mérite discussion —, il n'en reste pas moins que c'est à mon tableau que vous vous rapportez puisque vous invoquez, dans ce texte, l'embarras où se serait trouvé votre sujet et ce terme n'étant guère employé hors d'ici, c'est ici que vous l'avez pris en note.

Or, il est manifeste, dans l'observation, que le malade a été empêché, par l'accoucheur, d'assister à l'issue de son rejeton hors des portes maternelles, et que c'est l'émoi d'être impuissant à surmonter un nouvel empêchement qui le menace, de cet ordre, qui le précipite à jeter les gardiens de l'ordre dans l'angoisse par la revendication écrite du droit du père à ce que j'appellerai *païdophagie*, pour préciser la notion qui est là pour représenter l'image de la dévoration de Saturne. Car enfin, il est écrit, dans cette observation, que ce monsieur se présente au commissariat pour dire que rien, dans la loi, ne l'empêche de manger son bébé qui vient de mourir. C'est, au contraire, manifestement l'embarras où le plonge le calme que garde, en cette occasion, le commissaire, qui n'est pas né des dernières pluies, et le choc de l'émoi qu'il voulait provoquer qui le fait passer à l'acte, à des actes de nature à le faire coffrer.

- 13 'Alors, ne pas reconnaître — quand manifestement vous y êtes ; que je ne pouvais pas trouver plus belle observation pour expliquer ce que vous savez ; que vous y êtes bien, que vous avez mis le doigt dessus —, c'est un peu vous trahir vous-même, ce qui, bien entendu, ne saurait être reproché à personne quand il s'agit du maniement de choses comme ça, fraîches émoulues. On peut bien y mettre un peu de /*flottement*/ mais ceci, tout de même, m'autorise à JO

D*ce*

D*faisait*/Afi

MB,JO1121 :

empêchement
↓
acting out

embarras
↓
passage à l'acte

D'lliophagie/Afi*hylophagie*
nde : παιδο-φάγος, qui dévore ses
petits (Pindare, fr. 306)
il existe aussi παιδο-βόρος, qui
dévore les enfants (Eschyle, *Choé-
phores* 1068; Nonnus de Panoplis
21, 120) [παῖς, βιβρώσκω]

rappeler que mon travail, le mien, n'a d'intérêt que si on l'emploie comme il faut — ceci ne s'adresse pas à vous —, c'est ne pas l'employer comme on en a pris l'habitude, la mauvaise habitude, à l'endroit de notions qui sont en général, dans l'enseignement, *groupées* selon une sorte de ramassage fait uniquement pour meubler. Ceci donc étant rappelé, sur ce qui vous donne un peu le droit à veiller sur ce que je vous apporte, choisi avec tant de soin, je reprends mon propos.

Et pour en venir à la femme, je vais essayer, moi aussi avec une de mes observations, de vous faire sentir ce que j'entends dire quant à son rapport à la jouissance et au désir.

Voilà une femme qui, un jour — coordonnées de longitude et de latitude —, me fait cette remarque que son mari, dont les insistances, si je puis dire, sont de fondation dans le mariage, la délaisse depuis un peu trop longtemps pour qu'elle ne le remarque pas. Vu la façon dont elle accueille toujours ce qu'elle ressent de sa part comme plus ou moins maladroit, ça la soulagerait plutôt. Pourtant — je vais tout de même extraire une phrase dont ne vous précipitez pas tout de suite pour savourer une ironie qui me serait tout à fait indûment attribuée —, elle s'exprime ainsi : "Peu m'importe qu'il me désire pourvu qu'il n'en désire pas d'autre".

Je n'irai pas jusqu'à dire que ce soit là composition commune ni régulière. Ceci ne peut prendre sa valeur que de la suite de la constellation, telle qu'elle va se dérouler par les associations qui constituent ce monologue. Voici donc qu'elle parle de son état à *elle*.

Elle en parle — une fois n'est pas coutume — avec une singulière précision. *La tumescence* n'étant pas le privilège de l'homme, je pense, je ne serais pas surpris qu'elle, qui a une sexualité tout à fait normale — je parle de cette femme —, témoigne, produise que, si par exemple, en *conduisant*, surgit l'alerte d'un mobile qui lui fait monologuer : "Dieu, une voiture !", eh bien, inexplicablement — c'est cela qui, ce jour-là, la frappe —, elle s'aperçoit de l'existence d'un gonflement vaginal qu'elle note pour, dans certaines périodes, répondre au surgissement dans son champ de n'importe quel objet précis, en apparence tout à fait étranger aux images ou à l'espace sexuel. Cet état, dit-elle, non désagréable, mais plutôt de la nature de l'encombrant *cède de lui-même*.

"Là-dessus, dit-elle, ça m'ennuie d'enchaîner avec ce que je vais vous dire, ça n'a aucun rapport", bien entendu. Elle me dit alors que chacune de ses initiatives me sont dédiées, à moi. Je le dis — je pense que vous l'avez compris depuis longtemps : c'est moi qui suis son analyste. "Je ne peux pas dire *consacrées*, ça voudrait dire : le faire dans un certain but. Non, n'importe quel objet m'oblige à vous évoquer comme témoin, même pas pour avoir, de ce que je vois, l'approbation, non, simplement le regard. En disant ça je m'avance même un petit peu trop. Disons que ce regard m'aide à faire prendre à chaque chose son sens". Là-dessus, évocation ironique du thème rencontré à une date juvénile de sa vie du titre bien connu de la pièce de *Steve Passeur*, *Je vivrai un grand amour*⁹. A-t-elle connu, à d'autres moments de sa vie, cette référence à l'Autre ? Ceci la fait se reporter au début de sa vie de mariage, puis remonter au-delà et témoigner en effet de ce qui fut en effet celui qui ne s'oublie pas : son premier amour.

Il s'agissait d'un étudiant dont elle fut vite séparée, avec lequel elle resta en correspondance au plein sens du terme, et tout ce qu'elle lui écrivait, dit-elle, était vraiment un tissu de mensonges.

"Je créais fil à fil un personnage, ce que je désirais être à ses yeux, que je n'étais d'aucune façon. Ceci fut, je le crains, une entreprise purement romanesque et que je poursuivis de la façon la plus obstinée : m'envelopper, dit-elle, dans une espèce de *coque*". Elle ajoute, fort gentiment : "Vous savez, il a eu du mal à s'en remettre".

(9). S. Passeur, *Je vivrai un grand amour*, Paris, éd. Max Céalis, 1936.

Là-dessus, elle revient sur ce qu'elle fait à mon usage : "C'est tout à fait à l'opposé, ce qu'ici je m'efforce à être : je m'efforce à être toujours vraie, avec vous. Je n'écris pas un roman quand je suis avec vous ; je l'écris quand je ne suis pas avec vous". Elle revient sur le tissage, toujours fil à fil, de cette dédicace de chaque geste, qui n'est pas forcément un geste censé me plaire, ni même qui me soit forcément conforme. Il ne faut pas dire qu'elle forçait son talent : ce qu'elle voudrait, après tout, ça n'est pas tant que je regarde, c'est que mon regard vînt se substituer au sien. "C'est le secours de vous-même que j'appelle. *Le re'gard*, le mien, est insuffisant pour capter tout ce qui est à observer de l'extérieur. Il ne s'agit pas de me regarder faire, il s'agit de faire pour moi".

Bref, je mets terme à ceci, dont j'ai encore toute une grande page dont je ne veux extraire que le seul mot de mauvais goût qui y passe, dans cette dernière page : "Je suis, dit-elle, télécommandée". Ce qui n'exprime aucune métaphore, croyez-le bien. Il n'y a *nul* sentiment d'influence, mais si je ressors cette formule c'est pour vous rappeler que vous avez pu la lire dans les journaux à propos de cet homme de gauche qui, après s'être roulé dans un faux attentat, a cru devoir nous donner cet exemple immortel que dans la politique, la gauche est, en effet, toujours, par la droite, téléguidée. C'est bien ainsi d'ailleurs qu'une relation étroitement paritaire peut s'établir entre ces deux parts.

Alors, où tout ceci nous mène-t-il ? Au vase. Le vase féminin est-il vide ? Est-il plein ? Qu'importe, puisque c'est, même si c'est *pour, comme s'exprime ma patiente, se consommer* bêtement, il se suffit à lui-même. Il n'y manque rien. La présence de l'objet *y* est, si l'on peut dire, de surcroît. Pourquoi ? Parce que cette présence n'est pas liée au manque de l'objet cause du désir, 'au (-φ) auquel il est relié chez l'homme. L'angoisse de l'homme est liée à la possibilité de ne pas pouvoir, d'où le mythe qui fait de la femme — c'est un mythe bien masculin — l'équivalent d'une de ses côtes : on lui a retiré cette côte... on ne sait pas laquelle, et d'ailleurs il ne lui en manque aucune, mais il est clair que dans le mythe de la côte, il s'agit justement de cet objet perdu ; que la femme, pour l'homme, est un objet qui est fait avec ça.

L'angoisse chez la femme existe aussi et même Kierkegaard, qui devait avoir quelque chose de la nature de Tirésias — probablement *plus que moi* : je tiens à mes yeux —, Kierkegaard dit que la femme est plus ouverte à l'angoisse¹⁰. Faut-il l'en croire ? A la vérité, ce qui nous importe, c'est /de saisir/ son lien aux possibilités infinies, disons, indéterminées *du désir* autour d'elle-même, dans son champ : elle se tente en tentant l'autre. En quoi nous servira, ici aussi, le mythe. Après tout, n'importe quoi lui est bon pour le tenter, comme le montre le complément du mythe de tout à l'heure : la fameuse histoire de la pomme. N'importe quel objet, même superflu, pour elle... car après tout, cette pomme, qu'est-ce qu'elle a à en faire ? Pas plus que n'a à en faire un poisson, mais il se trouve qu'avec cette pomme, c'est déjà assez bon pour crocher, elle, le petit poisson, 'crocher *le pêcheur à la ligne. C'est* le désir de l'autre qui l'intéresse. Pour mettre un peu mieux l'accent, je dirai que c'est du prix sur le marché de ce désir — car le désir est chose mercantile : il y a une cote du désir, qu'on fait monter et baisser culturellement —, c'est du prix qu'on donne au désir sur le marché que dépend, à chaque moment, le mode et le niveau de l'amour.

Tel qu'il est lui-même valeur, bonne, comme le disent très bien les philosophes, c'est de l'idéalisation du désir qu'il est fait. Je dis *l'idéalisation* car ce n'est pas en tant que malade que notre patiente de tout à l'heure a parlé ainsi du désir de son mari. Qu'elle y tienne, c'est ça l'amour ; qu'elle ne tienne pas tellement à ce qu'il le manifeste, ça n'est pas obligé mais c'est dans l'ordre des choses.

A cet égard, l'expérience nous apprend que dans la jouissance, à proprement parler de la femme, qui mérite, et c'est peut-être bien, de concentrer sur elle toutes sortes de soins de la part du partenaire, *l'impuissance* à

(10). S. Kierkegaard, Le concept d'angoisse, *op. cit.*, p.165-168 [IV, 369-372].

proprement parler — les offenses techniques —, l'impuissance de ce partenaire peut être fort bien intégrée et la chose se manifeste aussi bien à l'occasion du fiasco, comme depuis longtemps Stendhal nous l'a fait remarquer¹¹, que dans 20 des rapports où cette impuissance est durable et où il semble que si l'on voit, à l'occasion, la femme s'adjoindre, après un certain temps, quelque aide réputée plus efficace, ce soit plutôt par une espèce de pudeur, pour qu'il ne soit pas dit que ça lui est, à quelque titre que ce soit, refusé.

Au passage, je vous rappelle mes formules de la dernière fois sur le masochisme. Elles sont destinées, vous le verrez, à redonner au masochisme, qu'il s'agisse du masochisme du pervers, du masochisme moral, du masochisme féminin, leur unité, autrement insaisissable. Et vous verrez que le masochisme féminin prend un tout autre sens, assez ironique, si ce rapport d'occultation, chez l'autre, de la jouissance en apparence alléguée de l'autre ; d'occultation par cette jouissance d'une angoisse qu'il s'agit incontestablement d'éveiller.

Ceci donne au masochisme féminin une toute autre portée : qu'il ne s'attrape qu'à bien saisir d'abord ce qu'il faut poser en principe, c'est à savoir que c'est un fantasme masculin.

La deuxième chose c'est que, dans ce fantasme en somme, c'est par procuration et en rapport avec cette structure imaginée chez la femme que l'homme fait se soutenir sa jouissance de quelque chose qui est sa propre 21 angoisse. Ce qui recouvre, pour l'homme, l'objet et la condition du désir, la jouissance, dépend de cette condition, or le désir lui, ne *fait* que couvrir l'angoisse. Vous voyez donc la marge qui lui reste à parcourir pour être à portée de la jouissance. Pour la femme, le désir de l'Autre est le moyen pour quoi ? pour que sa jouissance ait un objet, si je puis dire, convenable. Son angoisse n'est que devant le désir de l'Autre, dont elle ne sait pas bien, en >plus< fin de compte, ce qu'il couvre. Et pour aller plus >< loin dans mes formules, je dirai que, de ce fait, dans la règle de l'homme, il y a toujours la présence de quelque imposture.

Dans celle de la femme c'est, comme nous l'avons déjà dit en son temps — rappelez-vous l'article de Joan Rivière¹² —, si quelque chose y correspond, c'est la mascarade, mais c'est tout à fait autre chose. La femme, dans l'ensemble, est beaucoup plus réelle et beaucoup plus vraie en ceci qu'elle sait 22 ce que vaut *l'aune* de ce à quoi elle a affaire dans le désir ; qu'elle en passe par là avec une fort grande tranquillité ; qu'elle a, si je puis dire, un certain mépris de sa méprise, luxe que l'homme ne peut s'offrir : il ne peut pas mépriser la méprise du désir parce que c'est sa qualité d'homme de laisser voir son désir pour la femme. Évidemment, c'est angoissant à l'occasion. Pourquoi ? Parce que c'est laisser voir... et je vous prie, au passage, de remarquer la distinction de cette dimension du laisser voir par rapport au couple voyeurisme/exhibitionnisme : il n'y a pas que le montrer et le voir, il y a le laisser voir. Pour la femme, dont tout au plus les dangers viennent de la mascarade, ce qu'il y a à laisser voir, c'est ce qu'il y a — bien sûr, s'il n'y a pas grand chose, c'est angoissant, mais c'est toujours ce qu'il y a —, au lieu que laisser voir son désir, pour l'homme, c'est essentiellement laisser voir ce qu'il n'y a pas.

Ainsi, voyez-vous, ne croyez pas pour autant que cette situation, dont la démonstration peut vous sembler assez complexe, soit tellement à prendre pour désespérée. Si, assurément, elle ne vous représente pas comme facile, ça <?> 'pourriez-vous en ignorer' : l'accès pour l'homme à la jouissance, il n'en reste pas moins que *tout ceci* est fort maniable si l'on *n'en* attend que du bonheur.

Cette remarque étant conclusive, nous entrons dans l'exemple dont je me trouverai, en somme, en posture de vous faire profiter de la faveur que nous devons tous à Granoff de l'avoir, ici, introduit, à savoir, Lucy Tower¹³.

(11). Stendhal, *De l'amour*, Paris, GF Flammarion, 1965, p.326 (Des fiasco).

(12). J. Rivière [Womanliness as a Mascarade, *Int. Journ. of Psychoanalysis*, X, 1929] La féminité en tant que mascarade, *La Psychanalyse*, op. cit., vol.7, 1964, p.258.

(13). L. Tower, Contre-transfert, op. cit.

Je vous l'ai dit : pour comprendre ce que nous dit Lucy Tower, à propos
23 de deux mâles qu'elle a eus 'en main, je ne crois pas pouvoir trouver de meilleur préambule que l'image de Don Juan.

J'ai beaucoup, pour vous, retravaillé la question ces temps-ci, je ne peux pas vous en faire reparcourir les dédales. Lisez cet exécrationnel livre qui s'appelle *Die Don Juan Gestalt* de Rank¹⁴, une chatte n'y retrouverait pas ses petits mais si vous avez le fil que je vais vous donner, ça paraîtra beaucoup plus clair.

Don Juan est un rêve féminin : ce qu'il faudrait à l'occasion, c'est un homme qui serait parfaitement égal à lui-même...

que d'une certaine façon, par rapport à l'homme, la femme peut se targuer de l'être

...un homme auquel il ne manquerait rien. Ceci est parfaitement sensible dans ce terme, sur lequel j'aurai à revenir à propos de la fonction générale du masochisme, c'est que Don Juan — ça a presque l'air d'un bateau de vous le dire —, c'est le rapport de Don Juan à cette image du père en tant que non châtré, c'est-à-dire une pure image. C'est une image féminine.

Le rapport se lit parfaitement dans ce que vous pourrez trouver, aux dédales et aux détours de Rank, que ce dont il s'agit dans Don Juan, si nous arrivons à le rattacher à un certain état des mythes et des rites, Don Juan représenterait, nous dit Rank — et là, son flair le guide —, celui qui, dans des
24 époques dépassées est capable de donner l'âme sans perdre 'la sienne pour autant. La fameuse **jus primae noctis** serait fondée là-dessus — existence que vous savez mythique, du prêtre déflorateur de la première nuit —, est là, dans cette zone.

Mais Don Juan est une belle histoire, qui fonctionne et fait son effet, même pour ceux qui ne connaissent pas toute ses gentillesse qui, assurément, ne sont pas absentes du *chant* mozartien et qui sont plutôt à trouver du côté
des *Noces de Figaro* que de *Don Giovanni*.

La trace sensible de ce que je vous avance concernant Don Juan, c'est *que* le rapport complexe de l'homme à son objet *est*, pour lui, effacé, mais c'est au prix de l'acceptation de son imposture radicale. Le prestige de Don Juan est lié à l'acceptation de cette imposture. Il est toujours là, à la place d'un autre ; il est, si je puis dire, l'objet absolu.

Remarquez qu'il n'est pas du tout dit qu'il implique le désir. S'il s'y glisse, dans le lit des femmes, il est là, on ne sait pas comment. On peut même dire qu'il n'en a pas non plus ; qu'il est en rapport avec quelque chose vis-à-vis de quoi il remplit une certaine fonction. Ce quelque chose, appelez-le *odor di femmina* — et ça nous porte loin —, mais le désir fait si peu de chose en
25 l'affaire que quand passe l'*odor di femmina*, il est 'capable de ne pas s'apercevoir que c'est Doña Elvira, à savoir celle dont il a soupé au maximum, qui vient de traverser la scène.

Il faut bien le dire : ce n'est pas là ce qui, pour la femme, est un personnage angoissant. Il arrive que la femme se sente vraiment être l'objet au centre d'un désir, eh bien, croyez-moi, c'est là qu'elle fuit vraiment.

Alors nous allons maintenant entrer, si nous le pouvons, dans l'histoire de Lucie Tower.

Elle a deux hommes — je parle : en analyse. Mon dieu, comme elle le dit, elle aura toujours avec eux des relations humainement très satisfaisantes. Ne me faites pas dire que l'affaire soit simple, ni qu'ils n'en tiennent pas un bon bout : ce sont tout deux des névroses d'angoisse, du moins est-ce là le diagnostic auquel elle s'arrête, tout bien examiné.

Ces deux hommes...

qui ont eu, comme il convient, quelques difficultés avec leur mère, et avec des, comme on s'exprime, *female siblings*, ce qui veut dire des sœurs mais ce qui les situe dans une équivalence avec les frères

Rank, *op. cit.*, §.6, p.159-163
p.159 : « Il ne veut pas posséder la femme dans le sens de la durée, il veut seulement la féconder, c'est-à-dire : il veut lui donner son âme, car c'était le rôle de l'amant-dieu ou héros, auquel le mari abandonnait volontiers sa femme pour garder pour lui-même l'âme immortelle au lieu de la faire passer dans l'enfant »

GT

GT*champ*

Afi || D*et*/JO1127,FD

op. cit. p.232

(14). O. Rank, [*Die Don Juan Gestalt*], Don Juan et le double, Paris, Payot, 1997.

CC34,JO ...ces deux hommes se trouvent maintenant /*accointés*/ avec des femmes, nous dit-on, qu'ils ont bel et bien choisies pour pouvoir exercer un certain nombre de ten'dances agressives et autres et s'y protéger d'un penchant, mon dieu, 26 analytiquement non contestable, vers l'autre sexe.

cf. L. Tower : « both were too submissive, too hostile, in a sense too devoted »

p.232

"Avec ces deux hommes, nous dit-elle, j'étais parfaitement au fait de ce qui se passait avec leur femme, et nommément, dit-elle, qu'ils étaient trop soumis, trop /*hostiles*/ et en un sens trop dévotieux, et que les deux femmes, nous dit-elle — car elle entre de plain pied dans l'appréciation du point de vue avec la lorgnette —, que les deux femmes étaient frustrées par manque d'une suffisamment "*uninhibited masculine assertiveness*", de façon de s'affirmer /FD/ comme homme d'une façon non/-inhibée/.

En d'autres termes — nous entrons tout de suite dans le vif du sujet —, elle a son idée dans l'affaire : ils ne font pas assez semblant. Quant à elle, elle n'est pas, bien entendu, sans savoir ce qui risque, là-dedans, de la piéger. Elle se sent elle-même toute *protective* ; un peu trop *protective*, quoique différemment : dans le cas du premier homme elle protège, nous dit-elle, un petit peu trop sa femme, et dans le second un tout petit peu trop lui.

A vrai dire, ce qui la rassure, c'est qu'elle a beaucoup plus d'attrait pour le second et ceci — il faut tout de même lire les choses dans leur innocence 27 et leur fraîcheur — parce que le premier a tout de même quelques "*psychosexual problems*" pas tellement trop attractifs.

Celui-là, le premier, se manifeste d'une façon qui ne se distingue pas tellement de celle de l'autre. Tous les deux, vraiment, la fatiguent par leurs marmottements, leurs arrêts dans la parole, leur circonstancialité — ça veut dire qu'ils en racontent —, leur façon de se répéter et leur minutie. Enfin, elle est analyste, tout de même : ce qu'elle remarque, chez le premier, c'est cette tendance à l'attaquer dans sa puissance d'analyste, elle.

L'autre a une autre tendance : il s'agit plutôt pour lui d'aller prendre chez D*réduire*/CC,FD,JO elle un objet que proprement de la *détruire* comme frustrante. Et, bien entendu, à ce propos elle se fait la remarque : "Eh bien, après tout, mon dieu, c'est que le second est peut-être plus narcissique".

A la vérité, ceci ne colle pas — comme ceux qui ont eu un peu de culture peuvent le remarquer — avec les autres références que nous pouvons avoir concernant le narcissisme car, d'autre part, ce n'est pas tellement le narcissisme, ici, qui le concerne que ce qu'on appelle le *versant anaclitique*, comme elle le 28 verra bien par la suite.

Aussi bien d'ailleurs, nous dit-elle, que, si fastidieux que soit le chemin qui est parcouru avec l'un comme avec l'autre, sans que rien ne manifeste l'efficace de l'analyse du transfert, il n'en reste pas moins qu'il reste dans tout cela quelque chose qui n'a rien de foncièrement désagréable et, qu'après tout, toutes les réponses contre-transférentielles qu'elle perçoit pour être les siennes, ne dépassent pas, dit-elle, du tout raisonnablement cette limite où l'on pourrait dire que *serait exposée* à se perdre, à propos de personnages aussi valables, toute analyste féminine qui ne serait pas proprement sur ses gardes. Elle l'est, et tout spécialement... et tout spécialement elle fait attention à ce qui se passe du côté de cette femme, sur laquelle elle veille peut-être un peu plus précisément : la femme de son premier patient. Elle apprend qu'elle fait un petit accident psychosomatique. Elle se dit : "Mon dieu, ça, c'est pas mal. Comme ce D*se réexposer*/JO que je craignais, c'est qu'elle dérive un peu vers la psychose, /*voilà une angoisse bien fixée*/". Et puis, elle n'y pense plus.

p.239

H,Afi | JO*angoisse bien fixée*

Elle n'y pense plus et la situation continue, c'est-à-dire qu'on a beau analyser tout ce qui se passe dans le transfert...

et donc même l'usage que peut faire dans son analyse, le patient — je parle 29 du premier dont il s'agit —, de ses conflits avec sa femme, pour obtenir de

D*analyse*/Afi

son *analyste* d'autant plus d'attention, pour obtenir d'elle les compensations qu'il n'a jamais trouvées du côté de sa mère

...ça n'avance toujours pas.

Qu'est-ce qui va déclencher, faire avancer les choses ? Un rêve, nous dit-elle, qui lui arrive ; un rêve où quoi ? elle s'aperçoit qu'il n'est peut-être pas si sûr que ça que ça va si mal du côté de la femme, d'abord parce que cette femme, dans le rêve, l'accueille, elle, l'analyste, excessivement bien ; qu'elle lui montre de toutes les façons qu'elle n'a aucune intention — c'est dans le rêve — de torpiller l'analyse de son mari — ce qui était **jusque** là dans les présupposés de l'affaire — et que cette femme est donc toute prête à être, avec elle, dans une disposition que nous appellerons, pour traduire l'atmosphère du rêve, coopérative.

p.243

Ceci met à notre analyste, Lucie Tower, la puce à l'oreille. Elle comprend qu'il y a quelque chose de tout entier à réviser. Ce type est vraiment quelqu'un qui, dans son ménage, cherche vraiment à faire ce qu'il faut pour mettre sa femme plus à l'aise. Autrement dit, son désir à lui, le bonhomme, n'est pas du tout si à la dérive que ça : le petit gars se prend quand même au sérieux, il y a moyen de s'occuper de lui. En d'autres termes, il est capable de se prendre pour ce dont il s'agit, et dont on lui refusait jusque là la dignité : de se prendre pour un homme, de se prendre au jeu. Quand elle a fait cette découverte, quand elle a réaxé sa relation au désir de son patient, quand elle s'est aperçue qu'elle a méconnu jusque là où les choses se situent, elle peut vraiment faire avec lui une révision de tout ce qui s'est joué avec elle jusque là, dans le */*leurre*/* : les revendications de transfert étaient elles-mêmes une imposture et, nous dit-elle, à partir de ce moment-là, tout change. Mais tout change comment et dans quel sens ?

D*juste*/GT

CC,FD,JO1129

Il faut la lire pour comprendre que c'est à ce moment-là que l'analyse **devient** quelque chose de particulièrement dur à supporter car, dit-elle, à partir de ce moment tout se passe au milieu de cet orage de mouvements dépressifs et de rage. **Tout** est venu comme s'il me mettait, moi l'analyste, à l'épreuve dans chacun de mes plus petits morceaux. Si un instant d'inattention, nous dit-elle, faisait que **l'un de** chacun de ces petits morceaux ne sonne pas vrai, qu'il y en ait un qui fût en toc, j'avais le sentiment que mon patient s'en irait tout entier en morceaux.

D*tient*/CC,FD,JO

D*d'ou*/GT

JO1130

Elle-même qualifie comme elle peut — elle ne voit pas tout mais elle nomme bien ce qu'elle rencontre — qu'il s'agit de quelque chose, nous dit-elle, qui est vraiment du sadisme phallique couché dans un langage oral.

p.244 : « This was, of course, phallic sadism couched in oral language »

Qu'est-ce qui va nous retenir ici ? Deux choses : premièrement, la confirmation, par les termes mêmes employés, de ce que je vous ai désigné comme étant la nature du sadisme — car les anomalies, non toutes attractives du patient, sont certainement de cet ordre : que ce qui est cherché dans la quête sadique c'est, chez l'objet, ce petit morceau qui manque. C'est l'objet et c'est d'une recherche d'objet qu'il s'agit dans la façon dont, une fois la vérité de son désir reconnue, le patient se comporte.

Ceci est pour vous montrer aussi que ça n'est nullement être masochiste que **de se** mettre dans la ligne par où passe la recherche de l'objet sadique. Notre Lucie Tower ne s'accuse de rien de pareil et nous n'avons pas besoin non plus de le lui imputer, simplement elle s'attire un orage, et elle le souligne avec un particulier courage, à l'endroit d'un personnage avec lequel elle ne s'est mise en relation qu'à partir du moment où son désir l'a intéressée.

D*mettre*/JO1130,FD,CC

Elle ne dissimule pas que c'est dans la fonction où, elle-même, est en posture de rivalité tierce **avec** les personnages de son histoire et que, manifestement, que son désir n'était pas tout, **qu'elle supporte donc** les conséquences de ce désir au point qu'elle éprouve ce phénomène que les analystes englobent et ont appelé *carry-over*, ce qui veut dire *report*, **qui désigne, là** où on peut le plus manifestement dénoter les effets du contre-transfert, quand vous continuez à penser à un patient alors que vous êtes avec un autre. "Et pourtant, nous dit-elle, tout ça, alors **que** j'étais arrivée presque au bout de mes forces, disparaît par hasard, *amusingly*, vraiment de la façon la plus amusante, et soudaine". Et c'est à savoir que, partant en vacances, lors d'une des pauses annuelles, eh bien, mon dieu, elle s'aperçoit que, de cette

D,JO*qui sont*/H,Afi

D*en elle//s'oppose//dont*/Afi

|CC,JO*supporte*

p.246

D*On désigne*/Afi

D*où*/Afi

p.246 : « All my disposition to become morbid about this was dispelled rather suddenly and amusingly »

affaire, il n'en reste rien ; cette affaire ne l'intéresse absolument pas. C'est à savoir quelle est, véritablement l'incarnant dans la position mythique du plus libre et du plus aérien, Don Juan au sortir de la chambre où il vient de commettre des siennes.

Après cette scission son efficace, son adaptation dans ce cas et, si je puis dire, l'implacable nudité de son regard est très essentiellement possible dans la mesure où un rapport, pour une fois qui n'est qu'un rapport à un désir comme tel, fût-il si complexe, du reste, *que* vous le supposiez — et elle l'indique, qu'elle a elle aussi ses problèmes —, n'est jamais en fin de compte qu'un rapport avec lequel elle peut garder ses distances.

C'est là-dessus que je poursuivrai la prochaine fois.

(15). T.S.Eliot (cf. *supra*, p.164, n.3), *op. cit.*, p.82-4, n.218 : « Tirésias, quoiqu'il soit ici simple spectateur et point du tout un personnage, n'en est pas moins la figure la plus importante du poème, celle en qui s'unissent toutes les autres. De même que le marchand borgne, vendeur de raisins secs, se confond avec le Marin phénicien, et que celui-ci n'est pas entièrement distinct de Ferdinand, prince de Naples, de même toutes les femmes ne sont qu'une femme, et les deux sexes se rencontrent en Tirésias. Ce que Tirésias voit est en fait la substance du poème. Tout le passage, chez Ovide, est d'un grand intérêt anthropologique :

... Cum Junone jocos, et "Major vestra profecto est
Quam, quae contingit maribus", dixisse "voluptas".
Illa negat ; placuit quae sit sententia docti
Quaerere Tiresiae : venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coeuntia silva
Corpora serpentum baculi violaverat ictu
Deque viro factus, mirabile, femina septem
Eregat autumnos ; octavo rursus eosdem
Vidit et "est vestra si tanta potentia plagae",
Dixit "ut auctoris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam !" percussis anguibus isdem
Forma prior rediit genetivaque venit imago.
Arbiter hic igitur sumptus de lite jocosa
Dicta Jovis firmat ; gravius Saturnia justo
Nec pro materia fertur doluisse suique
Jucundis aeterna damnavit lumina nocte,
At pater omnipotens (neque enim licet inrita cuiquam
Facta dei fecisse deo) pro lumine adempto
Scire futura dedit poenamque levavit honore.

[(Il arriva que Jupiter, épanoui, dit-on, par le nectar, déposa ses lourds soucis pour, sans contrainte,) se divertir avec Junon, elle-même disponible : "Assurément, lui dit-il, vous ressentez plus de plaisir que les hommes." Elle dit que non. Ils convinrent de demander l'avis du docte Tirésias : il connaissait le plaisir des deux sexes ; car un jour que deux grands serpents s'accouplaient dans une verte forêt, il les avait frappés d'un coup de bâton ; alors, prodige, d'homme il était devenu femme et l'était resté pendant sept automnes ; au huitième, il les revit : "Si les coups que vous recevez, leur dit-il, ont assez de pouvoir pour changer le sexe de celui qui vous les donne, maintenant encore je vais vous frapper." Il frappe les deux serpents, et il reprend sa forme première et retrouve son aspect naturel. Donc, pris pour arbitre dans cette plaisante querelle, il confirme les paroles de Jupiter ; la fille de Saturne en ayant éprouvé, dit-on, un dépit excessif, sans rapport avec la cause, condamna les yeux de son juge à une nuit éternelle. Mais le père tout-puissant (car aucun dieu n'a le droit d'anéantir l'ouvrage d'un autre dieu), en échange de la lumière qui lui avait été ravie, lui accorda le don de connaître l'avenir et allégea sa peine par cet honneur.] ».